

You Don't Mess with the Zohan (2008) de Dennis Dugan

Bruno Dequen

Numéro 179, octobre–novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2016). Compte rendu de [*You Don't Mess with the Zohan* (2008) de Dennis Dugan]. *24 images*, (179), 63–63.

You Don't Mess with the Zohan (2008)

de Dennis Dugan

Comment un tel film a-t-il pu être produit aux États-Unis? Malheureusement associé aux innombrables nanars dans lesquels ne cesse de jouer Adam Sandler depuis des années, *You Don't Mess with the Zohan* est passé relativement inaperçu lors de sa sortie. Pourtant, il s'agit peut-être de la comédie américaine vulgaire et outrancière la plus géniale de notre époque, dans la lignée du meilleur des frères Farrelly.

La prémisse elle-même vaut de l'or. Superstar du Mossad, Zohan (Sandler) est une sorte de superhéros israélien. Tout le monde l'idolâtre et il fait rêver la gent féminine avec ses chorégraphies disco. Pourtant, Zohan est triste. Il n'aime pas la violence et ne rêve qu'à devenir un jour coiffeur styliste. À la suite d'un combat ultime contre Phantom (John Turturro), le plus célèbre terroriste palestinien et son ennemi juré, Zohan feint sa mort et part pour les États-Unis afin de réaliser son rêve. À peine arrivé, il a de la difficulté à se trouver un emploi – il n'aime que le style capillaire des années 1980 –, et n'a d'autre choix que de postuler pour un poste au sein d'un salon de coiffure palestinien. Bientôt, son passé le rattrapera.

Soyons clairs, *You Don't Mess with the Zohan* ne fait pas dans la dentelle. Humour scatologique, blagues de pénis et caricatures raciales extrêmes sont au menu de ce récit d'apprentissage qui a plus à voir avec un film de Will Ferrell qu'avec les univers de Wes Anderson et Noah Baumbach. Ceci dit, il s'agit pourtant d'une des satires politiques les plus mordantes qu'ait produites ce genre de cinéma depuis longtemps. Non seulement le film n'hésite-t-il pas à rire du conflit israélo-palestinien, l'un des sujets les plus



tabous du cinéma américain, mais il utilise finalement ce point de départ pour proposer en bout de ligne une fable sur la réconciliation possible des frères ennemis et l'apaisement des tensions raciales afin de combattre le véritable ennemi moderne : le capitalisme américain et la gentrification des quartiers populaires de New York! Merci pour tout, Zohan. – Bruno Dequen

Out of the Blue (1980)

de Dennis Hopper

À écouter le commentaire audio du DVD désormais épuisé de *Out of the Blue*, le projet d'origine n'aurait pas pu être plus éloigné du produit final. Son coscénariste Leonard Yakir devait réaliser cette production canadienne tournée à Vancouver, avant d'être remplacé après 8 jours de tournage par l'un des acteurs, un Dennis Hopper pourtant relativement *persona non grata* après le désastre de *The Last Movie* (1971). Inspiré d'une histoire vraie, le film, intitulé *Cebe*, devait être centré autour d'un personnage de psychiatre interprété par Raymond Burr, qui sauve une fillette fan d'Elvis (Linda Manz de *Days of Heaven*) après qu'elle ait tué son père alcoolique (Hopper).

Le matériel déjà tourné étant jugé inutilisable, Hopper réécrit le scénario en un week-end et le tourne en 4 semaines. Le point de vue est radicalement transformé : le psychiatre n'occupe plus qu'un rôle mineur (bien que Burr l'ignore, n'ayant jamais vu le nouveau scénario), et c'est Manz qui devient



l'héroïne de ce drame à la conclusion beaucoup plus perturbante que ne l'envisageait le scénario d'origine. Outre la suggestion d'inceste, qui induit un ton certainement plus noir et troublant, Hopper ajoute des éléments inspirés par son approche spontanée et quasi documentaire de la réalisation : Manz joue de la batterie, la petite Cebe aussi ; Vancouver est alors une scène punk importante, la fillette fictive devient fan de punk (Cebe assiste même à un concert des Pointed Sticks, l'un des principaux groupes punks de Vancouver de l'époque) ; et Neil Young étant un ami proche de Hopper, cède quelques chansons au cinéaste, dont *My My, Hey Hey (Out of the Blue)*, qui semble avoir été écrite pour le film et lui donne son nouveau titre.

« *It's better to burn out than to fade away* » : avant d'inspirer Kurt Cobain, les paroles de Young semblent avoir servi de mantra aux acteurs de *Out of the Blue* qui insufflent tous à leur personnage une énergie autodestructrice embrasant l'écran. Démarche de garçon manqué et blouson d'Elvis sur les épaules, suçant son pouce entre deux cigarettes, Manz, sorte de progéniture damnée de la génération *Easy Rider*, livre une performance bouleversante de vérité, de force et de fragilité. En laissant une bonne part à l'improvisation des acteurs et en confiant les seconds rôles à des non-professionnels, Hopper confère à *Out of the Blue* la liberté symbolique des années 1960-1970 qu'il fait voler en éclat avec l'urgence et la rage de la nouvelle décennie. Présentée au festival de Cannes en 1980 comme un film « sans pays » suite à plusieurs problèmes de production (principalement, le manque de comédiens canadiens sur le plateau), la troisième réalisation de Dennis Hopper, avec sa vitalité brutale et son nihilisme si propres à l'esprit punk, est assurément emblématique de son temps. Classé par le critique Jonathan Rosenbaum parmi les 15 meilleurs films des années 1980, *Out of the Blue*, s'il n'a pas changé le paysage du cinéma comme l'a fait *Easy Rider*, est parvenu lui aussi à capturer l'esprit d'une génération. – Charlotte Selb